

## **« Bribes de temps et de paroles »**

*" Il n'est pas nécessaire que tu sortes de ta maison. Reste à ta table et écoute. N'écoute même pas, attends seulement. N'attends même pas, sois absolument silencieux et seul. Le monde viendra s'offrir à toi pour que tu le démasques, il ne peut faire autrement, extasié, il se tordra devant toi. "*

*Franz Kafka – Méditations sur le péché, la souffrance, l'espoir et le vrai chemin*

*" Toutes les futurologies du XX<sup>e</sup> siècle qui prédisaient l'avenir en transportant sur le futur les courants traversant le présent se sont effondrées. Pourtant, on continue à prédire 2025 et 2050 alors qu'on est incapable de comprendre 2020. L'expérience des irrptions de l'imprévu dans l'histoire n'a guère pénétré les consciences. Or, l'arrivée d'un imprévisible était prévisible, mais pas sa nature. D'où ma maxime permanente : « Attends-toi à l'inattendu. »  
De plus, j'étais de cette minorité qui prévoyait des catastrophes en chaîne provoquées par le débridement incontrôlé de la mondialisation techno-économique, dont celles issues de la dégradation de la biosphère et de la dégradation des sociétés. Mais je n'avais nullement prévu la catastrophe virale. "*

*Edgar Morin – Entretien au Monde 19 avril 2020*

*Nuit du 10 au 11 mai, vers 3h du matin. Comme une lueur diffuse sur l'arrière de la montagne de Lure. Etrange, car à cet endroit, il n'y a aucune ville, ou alors située trop loin pour projeter suffisamment de lumière visible au loin...*

*Matin : commencement du jour d'après.*

*Que s'est-il passé ? Un des premiers jours de ces jours d'après l'avant, je me suis demandé si un des plus beaux mots d'ordre de mai 68 n'était pas à l'œuvre : " assez d'actes, des mots". Comme s'il fallait mettre beaucoup de mots pour couvrir, davantage que pour comprendre, ce qui arrivait : la catastrophe, la ruine, la crise.*

*Quelques-uns y arrivent, surtout au début, quand la sidération permet d'aller à l'essentiel, quand la pensée n'y est pas de circonstance, mais dans le prolongement de ce que ces penseurs disent déjà depuis longtemps. Il y eu pour moi, parmi celles-ci, les textes tranchants de Bruno Latour<sup>1</sup> et de Hartmut Rosa<sup>2</sup> par exemple.*

---

<sup>1</sup> Bruno Latour : Imaginer les gestes barrières contre le retour à la production d'avant crise (revue en ligne AOC, 29 mars 2020) « Si tout est arrêté, tout peut être remis en cause, infléchi, sélectionné, trié, interrompu pour de bon ou au contraire accéléré. L'inventaire annuel, c'est maintenant qu'il faut le faire. A la demande de bon sens : « Relançons le plus rapidement possible la production », il faut répondre par un cri : « Surtout pas ! ». La dernière des choses à faire serait de reprendre à l'identique tout ce que nous faisons avant. »

<sup>2</sup> Hartmut Rosa : Le miracle et le monstre (revue en ligne AOC, 7 avril 2020). Rosa, philosophe et sociologue allemand, héritier de l'école de Francfort, a notamment mis en avant les logiques catastrophiques de l'accélération de notre modernité.

*Quelques notes, jetées rapidement sur le papier ou tapées sur la machine, comme des bribes mélodiques, ont d'abord suffi pour tenter d'insérer ma pensée dans ce monde-là : d'avant, de pendant, et pas encore d'après. En n'oubliant pas surtout ce que crise, la krisis, veut dire : moment de la décision.*

*C'était avant. Au commencement du jour d'avant, enfin du premier jour du quand c'était plus avant ; tout le monde s'était mis à écrire, enfin, tout le monde... beaucoup : trop ? Et moi alors ? Plutôt envie de faire silence. Mais faire silence, est-ce possible ?*

*Assis, en silence, je suis. Devant moi, en vagues successives, les ondulations du relief, de Lure à Vachères. Silence : calme ?*

*Non. Car c'est le silence lui-même qui est inquiet ; inquiétude lourde de la simple phrase d'Ivo Andric <sup>3</sup> qui me vient à l'esprit : "qu'y a-t-il derrière la montagne". Ce n'est pas de la peur, encore moins de l'angoisse, dont le beau mot allemand de « angst » évoque la force. Ce qui est inquiet, c'est ce qui n'est pas tranquille.*

*Près de moi, "La peste" de Camus. Je me sentais trop ailleurs, j'ai fini par poser le livre sur la table. Le paysage est toujours là, mais il s'estompe lentement en une rêverie qui me gagne, avec toujours la même inquiétude. Aux paysages se superposent sans se brouiller d'autres lieux, un autre moment, un autre « confinement ».*

*Il y a cinquante-huit ans, à quelques jours près. 19 mars 1962 : cessez le feu en Algérie. Et interdiction de sortir, au moins pendant les premiers jours, pour éviter ce qu'on nommait pudiquement risques de débordements. J'avais l'habitude, car depuis longtemps régnait tous les soirs après 21h le couvre-feu. Mot étrange que je ne comprenais pas bien, ne voyant aucun feu à couvrir. Tout aussi étrangement, vers la fin, on entre baillait les vitres un peu avant 21h, car des charges de plastic explosaient ici ou là pendant quelques moments, et gare : si les vitres étaient fermées, risque qu'elles soient brisées par le souffle en cas d'explosion trop proche.*

*Mais là, c'était un peu plus, extension du couvre-feu à la journée en quelque sorte. Et finalement plus gai : pas d'école, et l'oncle Georges, professeur d'anglais, venu s'enfermer parmi nous. Aucune angoisse, du moins je n'en percevais pas ; seulement, non pas comme aujourd'hui savoir ce qu'il y avait derrière la montagne, mais ce qui pouvait arriver, d'indéfini, au tournant d'une des rues sur lesquelles donnait notre balcon. Et un souvenir, demeuré année après année, et toujours présent : une comptine que l'oncle Georges nous avait apprise ; comptine en anglais qui disait « ô Timothy Tim has ten pink toes, and Ten pink toes has Timothy Tim ». Ce Timothée, ce Tim Timothée doté de dix orteils roses : un code, un appel, que sais-je ? Une dizaine d'années plus tard, en découvrant les romans de John Le Carré, j'appris que les comptines jouaient un rôle essentiel dans le travail des espions...*

*Trois jours après, l'oncle Georges est parti. Un mois après, nous partions aussi. Définitivement. Et un de mes premiers étonnements en arrivant en France, ce fut l'absence de couvre-feu, d'explosions de plastic, et de ce qui pouvait débouler au coin des rues.*

---

<sup>3</sup> Ivo Andric : Le pont sur la Drina (1945) Le livre de poche. Andric, écrivain yougoslave, a été prix de Nobel de littérature en 1961.

*De rêverie en souvenir, de souvenir en éveil. Je reprends la Peste. Je laisse tomber au bout de deux pages. Ce n'est pas le moment. Pas le moment pour ça, pour lire cela. Mais plutôt pour laisser mon esprit gambader.*

*De la Haute Provence à l'Algérie des ruines de Tipasa, puis à celles des vestiges de la Grèce ancienne, des échanges s'installent, des histoires se parlent, des souvenirs, des lectures anciennes se convoquent. Je me dis que là est, peut-être, une voie pour ne pas ajouter à la frénésie des discours convenus. Depuis des mois maintenant, je reviens régulièrement, par fragments, vers la mythologie grecque. Vertigineux maelström, tourbillon des dieux, déesses, batailles, amours, morts, villes, mers lointaines. J'ai fini par comprendre une chose : chaque récit est vrai, mais trompeur. Chaque mythe peut se lire, chez tel ou tel, en quelques lignes, quelques phrases. On tient le récit, on a compris, c'est lumineux comme un ciel attique. Et puis non, on lit chez un autre tel ou tel commentaire, et ce sont d'autres phrases, d'autres aventures, les mêmes noms mais pas tout à fait les mêmes. Deux voies alors s'offrent à nous, aussi respectables : l'érudition, le commentaire infini, la recherche des versions, des variantes, etc., ou l'interprétation personnelle, l'appropriation, la voie libre de la création : poiésis.*

*Alors, pour ce qui est du temps présent, de ce moment devant la page, quel est le choix ? Justement, celui de décider de parler de ce qui me parle à moi, très simplement : j'indique des portes. A qui souhaite les ouvrir, les labyrinthes l'accueilleront, il en sortira, ou pas, mais il aura j'espère trouvé un chemin, celui que nous avons perdu dans l'immense tintamarre des commentaires.*

*Elles sont trois : nymphes, déesses, femmes, ou idées, ou tout cela à la fois. Il y a Hubris, la démesure, la transgression, celle par qui on veut être plus que les dieux. Mais les noces avec Hubris réveillent toujours Némésis, celle que Philip Roth convoque dans son dernier roman, qui frappe d'une maladie les foules de ceux qui ont transgressé. Seul le sage ou le rusé, ou les deux à la fois, seul Odysseus saura combiner sagesse, prudence et ruse, et convoquer ainsi Métis. Métis, la mère d'Athéna, dont Hegel disait que c'est au crépuscule que son oiseau, la chouette, s'élève. Métis que Zeus s'empresse d'avalier pour que sagesse et ruse ne puissent être transmis à ses propres enfants... Et pourtant Athéna va naître...et... et... Je me suis endormi.*

*(Il y a eu, je crois un rêve ; comme sur les vases grecs anciens, ou comme dans un tableau de Matisse, les trois déesses se donnaient la main, dansaient et riaient ; elles s'arrêtaient au bord d'un rivage, se dénudaient, et s'enfonçaient lentement dans l'écume, pendant que je tendais la main, et qu'une voix me disait " n'oublie pas celle qui n'est pas une déesse, mais une sorte d'idée, de guide, n'oublie pas Phronésis : la prudence").*

*Assis, encore, au même endroit.*

*Devant le même paysage d'ondulations, une image se superpose : un tableau de Serge Fiorio dont j'ai oublié le titre, mais qui fait venir la mer entre Reillanne, Montjustin et Vachères, lointain souvenir d'un immense passé où la mer était là, ou déjà souvenir d'un avenir où elle le sera peut-être ? L'inquiétude demeure, sourdement, teintée, je ne sais pourquoi, de colère...*

*Je reprends la Peste, la lecture a avancé à petits pas depuis les premiers jours. J'en suis arrivé, maintenant, aux dernières lignes du récit, que je me lis à haute voix<sup>4</sup> : "Écoutant, en effet, les cris d'allégresse qui montaient de la ville, Rieux se souvenait que cette allégresse était toujours menacée. Car il savait ce que cette foule en joie ignorait, et qu'on peut lire dans les livres, que le bacille de la peste ne meurt ni ne disparaît jamais, qu'il peut rester pendant des dizaines d'années endormi dans les meubles et le linge, qu'il attend patiemment dans les chambres, les caves, les malles, les mouchoirs et les paperasses, et que, peut-être, le jour viendrait où, pour le malheur et l'enseignement des hommes, la peste réveillerait ses rats et les enverrait mourir dans une cité heureuse. "*

**Gilbert ELKAÏM, Simiane la Rotonde  
Jours de Mai 2020**

---

<sup>4</sup> Albert Camus : La peste (1947) Gallimard, Folio ed.